



N° 9.

LA MORT DE JACQUES II.

Sa Majesté Très-Chrétienne (Louis XIV) ¹ entra alors chez le roi ², et, s'approchant de son lit, lui dit : « Sire, je suis venu savoir comment se trouve aujourd'hui Votre Majesté; » mais le roi, qui n'entendit pas, ne fit pas de réponse. Un de ceux qui étaient auprès de lui, lui dit que le roi de France était là; alors il se souleva en disant : « Où est-il? » et commença à le remercier de toutes ses bontés, et particulièrement du soin et

¹ Ce récit est emprunté aux Mémoires de Jacques II. Vol. IV, p. 456.

² Jacques II.

de l'attachement qu'il lui avait témoigné durant sa maladie; à quoi Sa Majesté Très Chrétienne répondit : « *Sire, cela ne vaut pas la peine d'en parler, j'ai à vous dire quelque chose de plus important.* » Alors ceux qui entouraient le roi, supposant que le roi de France voulait lui parler en secret, parurent vouloir se retirer, car la chambre était pleine de monde.

Sa Majesté Très Chrétienne, s'en apercevant, dit fort haut : « Que personne ne s'en aille ; » puis elle continua ainsi : « Je suis venu, Sire, pour vous faire connaître que lorsqu'il plaira à Dieu d'appeler à lui Votre Majesté, je prendrai votre famille sous ma protection, *et traiterai votre fils, le prince de Galles, comme je vous ai traité, le reconnaissant pour roi d'Angleterre, comme il le sera alors.* »

A ces paroles, tous ceux qui étaient là, tant Français qu'Anglais, fondirent en larmes, ne pouvant autrement exprimer le *mélange de joie et de douleur* qui s'était si singulièrement emparé d'eux. Quelques-uns, cependant, se jetèrent aux pieds de Sa Majesté Très Chrétienne; d'autres,

par leurs gestes et leur maintien, beaucoup plus expressifs en certains cas que ne pourraient l'être des discours, exprimèrent leur reconnaissance pour une action si généreuse. Sa Majesté Très Chrétienne en fut si touchée, qu'elle ne put elle-même s'empêcher de pleurer. Le roi (Jacques) s'efforçait, pendant ce temps, de dire quelque chose, mais le bruit était trop grand dans sa chambre, et il était trop faible pour se faire entendre ¹.

.....

Il serait sans fin de rapporter tous les exemples qu'il donna, durant sa maladie, d'une dévotion et d'une piété exemplaire. Il ne cessa pas de prier aussi longtemps qu'il en eut la force, et lorsque, tombé dans l'assoupissement, il semblait d'ailleurs ne prendre garde à rien, il parut, par ses réponses et par la manière dont il suivait les prières, que son assoupissement ne s'étendait pas jusque-là; et quoiqu'à la fin il eut presque tou-

¹ Le peintre Richard Westall a fait de cette scène un beau tableau, très estimé en Angleterre.

jours les yeux fermés pendant la messe qu'on disait tous les jours dans sa chambre, il se montra aussi vigilant et aussi attentif que s'il eût été en parfaite santé, et cela jusqu'au jour même de sa mort

La reine, qui, durant cette maladie, avait été elle-même dans une continuelle agonie, lorsqu'elle apprit qu'il venait de rendre le dernier soupir, fut également près d'expirer, car jamais on n'avait vu un plus parfait exemple d'affection conjugale que dans cette vertueuse princesse.

Dès que la première angoisse de sa douleur fut apaisée, elle ne manqua pas d'obéir au dernier commandement du feu roi, et écrivit à la princesse de Danemark la lettre suivante :

« Je regarde comme un devoir indispensable de m'acquitter, sans plus tarder, de la commission que m'a laissée pour vous le meilleur des hommes et le meilleur des pères. Peu de jours avant sa mort, il me chargea de trouver les moyens de vous faire connaître qu'il vous pardonnait du fond du cœur tout ce qui s'était passé, et priait Dieu de

vous le pardonner également ; qu'il vous donnait sa dernière bénédiction, et priaït Dieu de convertir votre cœur *et de vous confirmer dans la résolution de réparer envers son fils le tort qui lui a été fait à lui-même.*

« J'ajouterai seulement que je joins de tout mon cœur mes prières aux siennes, et que je mettrai toute mon application à *inspirer au jeune homme laissé à mes soins les sentiments de son père*, car personne n'en saurait avoir de meilleurs. »

27 septembre 1701.

.....

Jacques II était un peu au-dessus de la taille moyenne, bien fait, très nerveux et très fort. Il avait le visage long, le teint beau et la physionomie engageante. Ses manières étaient un peu roides et contraintes, ce qui les rendait moins gracieuses que polies et obligeantes. Il était affable et de facile accès ; car, *bien que personne ne reconnût mieux l'étiquette et ne l'observât plus exactement lorsqu'il était nécessaire, il ne tenait point*

aux formes. Dans la conversation et la discussion, il s'efforçait de convaincre plutôt par de bonnes raisons que par des expressions choisies. Il hésitait un peu en parlant, ce qui rendait son langage moins agréable que solide et judicieux. Il abhorrait la duplicité des cours : on pouvait compter sur son amitié quand il la promettait, et lorsqu'il n'était pas en état de rendre service aux gens, il avait toujours la franchise de le leur dire. Il était naturellement colère et violent; mais sur la fin de sa vie, la vertu s'était parfaitement rendue maîtresse de ses dispositions, et dans sa jeunesse même, elles avaient eu rarement assez d'empire sur lui pour l'entraîner à aucune action malséante à son rang. Le feu et la vivacité de son caractère s'étaient plus fait voir dans sa conduite à l'armée que dans celle qu'il avait tenue envers ses ennemis. Trop courageux pour marchander avec eux, il avait toujours été généreux pour leur pardonner¹, mais trop prudent pour se fier à eux. Cepen-

¹ Lorsqu'à la bataille de la Hogue il vit les marins anglais s'é-

dant il s'écarta, à son préjudice, de cette dernière maxime au moment où elle lui aurait été le plus nécessaire. Il se confia à des hommes qui l'avaient déjà trahi, et apprit bientôt, par sa propre expérience, qu'ils ne pouvaient être ni convertis par la clémence, ni gagnés par les bons traitements. Ainsi, pendant le temps qu'il passa sur le trône, il fut aussi peu heureux à reconnaître ses ennemis qu'il l'avait été précédemment dans le choix de ses amis.

lancer en foule de leurs chaloupes pour grimper le long des flancs des gros vaisseaux de guerre français, il s'écria : « Il n'y a que mes braves Anglais qui puissent faire une chose si courageuse ! »

